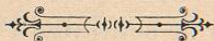


et Mengs ont pu dire : « Le beau, c'est la perfection rendue sensible <sup>(1)</sup>. » Néanmoins, le concept de la perfection étant plus général, moins déterminé que celui de l'ordre, ce dernier est préférable en esthétique, car il permet plus facilement d'analyser la beauté et d'en préciser l'essence.

---

(1) « La beauté est la perfection resplendissante. » Die Schönheit ist die strahlende Vollkommenheit. — G. Gietmann, *Allgemeine Aesthetik*, p. 97.



## CHAPITRE VI

### Réalisation de l'unité dans la variété.

---

Cette unité qui oriente la variété, l'organise et lui vaut tant de charmes, cette unité qui achève une œuvre et lui donne sa perfection, comment l'obtenir? Comment la faire naître?

En faisant concourir la variété des éléments en présence à la représentation d'une seule et même idée. En établissant entre ces éléments de telles relations de dépendance qu'ils en viennent à s'appeler mutuellement pour former *un* tout.

Revenons à notre mosaïque; nous l'avons laissée à l'état d'un mélange confus de couleurs. Pour y mettre de l'unité, il faut que les couleurs y soient rangées et groupées d'après un plan d'ensemble. Soit, par exemple : au centre, un motif d'ornementation, sur un fond uniforme, limité par un



encadrement. Si la symétrie, ou mieux encore le balancement des parties règne dans le cadre et dans le motif; s'il y a harmonie de style entre le cadre et le motif; si le regard peut se reposer sur la continuité d'une même couleur dans le ferme tracé des *lignes* principales, et sur la parenté des nuances qui occupent les *petites surfaces* d'ornementation, tandis que ces dernières et plus encore le cadre se détachent nettement sur la teinte uniforme du fond; alors l'unité sera réalisée dans la variété, la mosaïque charmera par sa beauté.

Ainsi, ce qui fait naître l'unité dans une œuvre, ce sont les relations plus ou moins étroites qui en relient tous les éléments dans une même expression. Ces relations seront : ici, des *accords* de lignes, de galbe, de couleurs ou de sons, de pensées ou de mouvements; là, des *rappports* de dimensions ou de nombre, de dépendance ou de tendance, d'importance ou d'éclat. L'égalité des *rappports* engendre la *proportion*, comme l'existence des *accords* fait l'*harmonie*. En esthétique, nous pouvons définir la proportion : la convenance des parties entre elles et avec le tout. L'harmonie exprime à peu près la même chose; cependant, elle est en général plus sensible, puis elle se reconnaît dans tous les genres de beautés, tandis que la proportion se remarque surtout dans le beau plastique ou architectural. La proportion est plus comprise, l'harmonie plus goûtée. On admire l'harmonie des proportions. Ch. Blanc attribue à la proportion une influence prépondérante en esthétique. Ce n'est pas assez dire encore, car la proportion est synonyme d'ordre, et, par le

fait même, reste le fond de toute beauté; où resplendit la proportion, là règne la beauté.

En esthétique, comme en mathématiques, la proportion suppose la *mesure* et le *nombre*. La mesure qui donne à chaque partie la valeur voulue par la proportion, le nombre qui évalue cette valeur et fixe les rapports des diverses parties. Le nombre prend dès lors une grande importance dans la genèse du beau, qu'il s'épanouisse dans l'espace, comme la sculpture, ou dans le temps, comme la musique. L'antiquité l'avait compris, et saint Augustin s'en faisait l'écho en disant : « Ce qui est beau nous plaît par le nombre <sup>(1)</sup>. » Ce principe se vérifie aussi bien dans la nature que dans les arts.

C'est la proportion plus que toute autre chose qui donne au beau, considéré en lui-même, sa fixité, et l'empêche d'être uniquement une affaire de goût et de sentiment personnel. En effet, en amenant le nombre, la proportion introduit en esthétique l'élément positif des sciences exactes et réduit à néant l'assertion de Kant : « Il n'y a pas de science du beau, il ne peut y avoir qu'une critique du beau. » H. Taine, après avoir écrit : « Invention de l'artiste et sympathie du public, tout cela est spontané, libre, et en apparence aussi capricieux que le vent qui souffle, » mieux inspiré que Kant, a immédiatement ajouté : « Néanmoins, comme le vent qui souffle, tout cela a des conditions précises et des lois fixes : il serait utile de les démêler <sup>(2)</sup>.

(1) Pulchra numero placent. — D. Augustinus, *De musica*, VI, 38.

(2) H. Taine, *Philosophie de l'art*, préface.



Le bon sens du philosophe français voit certainement plus juste que le pédantisme systématique du philosophe allemand. Oui, le beau a ses conditions précises et ses lois fixes, et c'est précisément à les démêler que nous consacrons cette étude de l'essence du beau. Si notre amour-propre d'auteur ne nous égare, il nous semble que les chapitres qu'on vient de lire ont déjà bien avancé la question.



## CHAPITRE VII

L'unité dans la variété, l'ordre, c'est le fond même de la beauté.

D'après M. A. Pictet, l'unité dans la variété se rencontrerait dans le laid tout autant que dans le beau : « Un Thersite, dit-il, a autant d'unité ou de variété qu'un Apollon <sup>(1)</sup>. » Il y a là un sophisme facile à dévoiler. Homère a créé deux beautés littéraires en mettant l'unité et la variété aussi bien dans le caractère du lâche et insolent Thersite que dans celui du noble Apollon. Ce qui est laid, ce n'est pas le tableau du poète dépeignant Thersite, c'est le dit personnage avec sa difformité physique et morale. Toute laideur suppose un déficit dans l'unité, un désordre.

(1) A. Pictet, *du Beau dans la nature, l'art et la poésie*, p. 103



Réciproquement, nulle chose au monde n'est belle que par l'ordonnance qui y règne. L'ordre est le fond même de la beauté naturelle ou artificielle. Cet ordre pourra bien ne pas se révéler de suite à l'intelligence; nous pourrions être saisis, charmés par l'effet de l'ordre, avant que nous n'ayons nous-mêmes perçu la présence de cet ordre. Néanmoins, c'est l'impression, le sentiment de cet ordre qui nous plaît et nous ravit dans le beau. Quel que soit l'objet qui nous frappe par sa beauté, en l'analysant, nous y trouverons toujours l'ordre, c'est-à-dire l'unité dans la variété. C'est faute d'avoir fait cette analyse que l'auteur d'un des cours de philosophie les plus répandus a pu écrire : « Il y a des choses belles où nous ne voyons aucun ordre, par exemple une belle couleur, un beau son, la mer, les montagnes, etc. <sup>(1)</sup> » Ces mêmes exemples, nous les avons précisément étudiés ci-dessus <sup>(2)</sup>, et, nous l'avons constaté, ils rentrent dans la loi générale.

On ne se lasse pas d'admirer le bel ordre qui règne dans l'univers.

Analysons cet ordre, nous y verrons, d'une part, une variété comme infinie, et de l'autre, une unité qui se révèle chaque jour plus surprenante, à mesure que l'étude de la nature fait de nouveaux progrès. Les individus et variétés se groupent en *espèces*, les espèces en *genres*, les genres en *familles*, en ordres, en classes, en embranchements, ces derniers en *règnes*. Les différences qui séparent ces groupes

(1) *Cours élémentaire de philosophie*, par E. Boirac, 1893, p. 176.

(2) Voir chap. iv.

divers sont d'autant plus profondes que l'on monte plus haut dans cette hiérarchie; néanmoins, aussi bien entre les *règnes* qu'entre les *familles* et les *genres*, on voit des créatures de transition qui donnent à l'ensemble la continuité d'un même tout.

Il en est de même de la variété des forces physiques. On sait aujourd'hui que la chaleur, la lumière, l'électricité, la puissance mécanique ne sont que les différents aspects d'une même énergie. On peut passer de l'un à l'autre par des transformations successives.

Sous le jeu de ces mêmes forces, le végétal ne saurait se passer du minéral, tous deux sont nécessaires à l'animal. Les êtres, à mesure qu'ils sont mieux connus, nous révèlent de tels liens de solidarité que la disparition de l'un d'entre eux paraît devoir compromettre l'existence de beaucoup d'autres. Quelles conséquences désastreuses n'attribue-t-on pas à l'absence de l'iode dans l'eau, des forêts sur les montagnes, des crapauds dans les jardins, des moineaux et autres petits oiseaux dans les champs et vergers!

Quelque grande que soit la variété que nous présente le monde, l'unité n'y éclate pas moins. Le mot *Univers* en témoigne lui-même, car on le fait dériver des mots latins *unus* et *versus* <sup>(1)</sup>.

(1) Littré, *Dictionnaire de la langue française*.





## CHAPITRE VIII

## Rôle nécessaire de la splendeur.

L'ordre est le fond de la beauté, mais il faut que cet ordre resplendisse pour que le beau se révèle. « La splendeur est au beau ce qu'est l'évidence à la vérité <sup>(1)</sup>. » Elle est cela et plus encore. En tout genre de beauté, la splendeur est le relief voulu de l'ordre. Quelque belle que soit la lumière, il lui faut une certaine puissance pour révéler sa beauté : la pâle clarté d'une veilleuse ne sera jamais une belle lumière. Si harmonieux que soit un son, il lui faut une certaine intensité pour charmer nos oreilles. « Pour être belles, — nous dit saint François de Sales, — les voix doivent être claires, les couleurs éclatantes. » La masse, la grandeur est nécessaire à

(1) M. Paul Vallet, *l'Idée du beau*.

des rochers, à des montagnes pour qu'on les admire. L'étendue est un élément indispensable à la beauté d'un paysage ou d'une vue de la mer. Dans les œuvres de l'esprit, l'irradiation de la pensée ou du sentiment sera toujours une condition essentielle à la beauté.

Il faut que l'ordre resplendisse, c'est-à-dire qu'il soit assez saillant, assez éclatant pour nous affecter, pour frapper nos yeux, nos oreilles, notre intelligence. C'est en ce sens que Ch. Lévêque, à la suite d'Aristote, a pu compter la *grandeur* et que d'autres ont pu nommer la *force* au nombre des éléments du beau. Les coques siliceuses des diatomées ne révèlent leur beauté et n'excitent notre admiration qu'à l'heure où le microscope grandit et fait éclater à nos yeux les merveilles de leur structure.

Il ne faut pas cependant que cet éclat, que cette grandeur dépasse la capacité de nos yeux. Ce qui est splendide charme le regard, ce qui est éblouissant trouble ou même blesse la vue. On ne saurait jouir de la beauté d'une montagne lorsqu'on est à ses pieds, faute de pouvoir l'embrasser du regard. Multiplions les dimensions d'une belle statue jusqu'à la rendre gigantesque ; rien ne sera changé à l'harmonie de ses proportions, cependant elle paraîtra informe à moins qu'on ne puisse la voir d'assez loin pour en réduire suffisamment la taille. On peut voir, à Bruxelles, au milieu des chefs-d'œuvre que renferme le musée Wiertz, une singulière curiosité. C'est un tableau occupant toute la hauteur disponible de l'édifice et montrant quoi ? Une jambe colossale. Cette jambe nue est si bien au premier plan, du



haut en bas de la toile, qu'il faut une certaine attention pour se rendre compte qu'elle n'est pas tout le sujet, pour voir que cette jambe de six à sept mètres appartient au cyclope Polyphème qui, le corps plié en deux et quelque peu en arrière, dans l'ombre, étend les bras vers le sol pour y saisir Ulysse dont la taille lilliputienne ne lui va guère qu'à la cheville. Malgré le talent et le savoir-faire prodigieux de l'artiste, l'effet est simplement monstrueux, écrasant, au lieu d'être splendide.

Ce mot de « *splendeur* » a des avantages marqués sur les expressions de « grandeur, d'éclat, » etc., employées par beaucoup d'auteurs pour rendre la même idée. Il les supplée toutes sans pouvoir l'être pleinement par aucune d'elles. En effet, il est toujours pris en bonne part, il indique l'existence de limites en deçà et au delà desquelles le beau ne saurait se manifester; tandis que la grandeur peut être démesurée, l'éclat violent et désagréable.

C'est ici la place de faire remarquer l'influence que peuvent avoir en esthétique la *pureté*, la *netteté*, le *poli* des objets, leur *nouveauté* et leur *rareté*. A coup sûr, ces qualités ne sauraient jamais se confondre avec la beauté, mais elles peuvent, en certains cas, devenir une condition de sa manifestation. Le marbre, par exemple, tant qu'il n'a pas été poli, n'a rien de séduisant, c'est le poli qui fait apparaître la richesse des teintes et la marche des veines. Soit une boule d'agate ou de métal, selon son poli et sa netteté, la lumière fera naître, sur la surface, un jeu de *reflets* plus ou moins éclatants et d'*ombres* plus ou moins foncées dont la variété, se joignant à

la parfaite unité de la forme, donnera au globe une vraie beauté. Toujours et partout, la pureté et la netteté d'un objet, éliminant ce qui pourrait ternir ou en voiler l'éclat, favorise sa beauté. Si, de plus, cette pureté est extraordinaire, sa rareté ajoutera encore à la splendeur de cet objet, en éveillant l'attention par ce qu'elle a d'inaccoutumé. La couleur pure, le son soutenu, le tapis de neige dont nous parlions plus haut, ne doivent pas leur splendeur uniquement à leur éclat natif, mais nos sens moins familiarisés avec ces impressions, se trouvent particulièrement excités, saisis par la *nouveauté* du spectacle ou de l'audition. C'est en ce sens que nous pouvons justifier l'adage : « Tout nouveau, tout beau. » Que ce son, que cette couleur, que cette neige vienne à se perpétuer, la sensation sera de moins en moins agréable. Les Napolitains admirent moins que nous l'azur intense de leur ciel. Les Lapons ne voient rien de particulièrement beau dans l'immense manteau de neige que revêt leur terre pendant leurs longs hivers.





## CHAPITRE IX

### Conclusion.

*Le beau, c'est la splendeur de l'ordre.* L'étude que nous venons de faire de cette définition, ainsi que les procédés qui nous y ont fait parvenir, en montrent clairement l'excellence.

Elle n'est pas précisément nouvelle. Elle a été entrevue ou même formulée en termes plus ou moins équivalents sinon textuels, nous l'avons vu, par les plus grands génies et les esthéticiens les plus autorisés des temps anciens ou modernes, par Platon, Aristote, saint Augustin, saint Thomas d'Aquin, le P. André et Diderot, Mendelssohn et V. Cousin, Th. Jouffroy et Ch. Lévêque<sup>(1)</sup>. Tous ne

(1) Cf. Zigliara, O. P., *Ontologia*, p. 448; Delmas, S. J., *Metaphysica generalis*, p. 857-859.

paraissent pas en avoir saisi la portée, car, après l'avoir énoncée, ils ont passé outre ou du moins ne l'ont pas mise en pleine lumière. Autrement, elle eût conquis tous les suffrages.

Cette définition, nous l'avons constaté, renferme toutes les conditions réputées nécessaires à la beauté, dont elle atteint directement et pleinement l'essence. Constituée par le genre prochain, l'ordre, et par la différence spécifique, la splendeur, elle est aussi claire que succincte et adéquate. Quelqu'un a dit : « Le beau, c'est la splendeur du vrai. » Mais le vrai, qu'est-ce, sinon l'ordre dans les idées? La *splendeur de l'ordre* reste la définition générale qui embrasse tous les genres de beautés et toutes leurs définitions particulières.

Ajoutons-le, elle est éminemment suggestive et révélatrice. L'adopter, voir toujours dans la beauté la splendeur de l'ordre, c'est admettre que tout ce qui nous charme dans l'univers obéit à des lois harmonieuses, c'est entrer dans la voie de la découverte de ces lois. Dans la dédicace de son ouvrage<sup>(1)</sup> à Paul III, Copernic l'avoue, il fut conduit à la découverte de la position du soleil au centre du monde et du mouvement diurne de la terre, non par l'observation et l'analyse, mais par ce qu'il appelle le sentiment d'un manque de symétrie dans le système de Ptolémée.

Voir dans la beauté la splendeur de l'ordre, c'est, partout où la beauté se manifeste, c'est-à-dire à chaque page, à chaque mot du livre de la nature,

(1) *De orbium cælestium revolutionibus...* Nuremberg.



découvrir une finalité divine. En effet, ne pouvant naître du hasard, l'ordre est essentiellement intentionnel, sa présence nous fait chercher l'explication dernière de toutes choses dans un principe supérieur d'intelligence et d'amour. Cet ordre, cette harmonie restera donc toujours la preuve la plus expérimentale, la plus éloquente pour tous de l'existence d'un Dieu très sage et très bon.

En face de cette démonstration toujours saisissante, que fera le matérialiste? Impuissant à éluder la force de l'argument, il n'a qu'une ressource : celle de Louis Buchner qui rejette la majeure, c'est-à-dire, nie la beauté, l'ordre et l'harmonie du monde visible. Autant nier la clarté du soleil, alors qu'il nous éblouit de ses rayons.



## LIVRE SECOND

---

### DIVISION DU BEAU